

dommages et des embarras considérables.

Nous passons Cascades, Côteau-du-lac et le soir, à Cornwall, il fait trop noir pour distinguer les ravages du récent incendie où nos braves pompiers montréalais furent appelés d'urgence.

Samedi, encore une journée ensoleillée et chaude; vers midi nous sommes à Morrisburg. Tout est fleuri ici sur les quais; c'est un artiste, sans doute, qui a disposé avec tant d'art et de bon goût ces plantes et ces fleurs rares. La tentation est trop forte; mon amie Grace, le chien Trix et moi, allons les contempler de près. Je tente quelques photographies et j'apprends que mon artiste jardinier a remporté le premier prix pour le jardin le plus beau et original sur les canaux du Canada. Félicitations !

Nous descendons aussi à Iroquois, puis, à sept heures, à Cardinal, dernière écluse et étape, avant d'entreprendre la traversée du lac Ontario. Un marchand avisé roule sur la berge près des bateaux une voiturette remplie de journaux, magazines, chocolats, liqueurs; chacun nous gâte à plaisir. Ce soir, les gars du bateau nous font une corde à sauter; nous nous divisons en deux camps, et nous voilà redevenues gamines, à danser et sauter à la corde; beaucoup de plaisir et surtout d'exercices salutaires.

Ce soir, nous dormirons toute la nuit; pas d'écluses, ni de manoeuvres avec bruits de chaines et de machines infernales: tout est calme et la brise arrive douce et parfumée. J'entends au loin un matelot, à l'âme tendre et poétique, jouant des airs mélancoliques sur une flûte... enchantée peut-être.

Dimanche, le 20 août.

Je n'ai pas de mots pour exprimer mon enthousiasme à la vue du spectacle de ce matin. Au milieu du lac Ontario, le soleil toujours radieux, le temps bleu et si clair font miroiter les vagues nonchalantes qui clapotent sur notre petit navire; des douzaines de mouettes, ajoutant une note plus animée, volent, tournoient et se reposent autour de nous. C'est enchanteur! paisible! émouvant! C'est le jour du Seigneur; aussi je le remercie pour ce spectacle... et pour beaucoup d'autres choses... Cet après-midi nous jouons au «bridge sur le pont». Ordre de nous reposer de dix heures à onze heures, car nous arrivons au trop fameux canal Welland qui relie les lacs Ontario et Erié sur une longueur de vingt-

sept milles. On nous réveille à minuit pour contempler cette merveille qui coûta au Canada 165 millions de dollars... et plus; l'illumination généreuse en rouge, blanc et vert, nous permet de voir de grands murs de ciment, de pierre et d'acier, qui sont des masses énormes; les portes de fer fermant les écluses sont d'une hauteur colossale. Le mécanisme est beaucoup plus moderne que dans les autres canaux et surtout... il est silencieux. Je sais que des ingénieurs sauraient mieux apprécier que Grace et moi ce travail de génie. La merveille pour nous c'est les 165 millions... Admirable pays, ô Canada; avec une petite population de 11 millions d'habitants, en a-t-il payé des millions de dollars!

A sept heures, le matin, nous sommes à Port Colborne, résidence des propriétaires, et siège social de la Huron Steamships Ltd. C'est le dernier port avant de traverser le lac Erié. Le temps est toujours beau, aussi je fais une petite prière pour voir une grosse tempête... pas trop longue.

A six heures du soir, cachés par un léger brouillard, la ville d'Erié et son beau port naturel nous apparaissent, dominés par les clochers de la cathédrale catholique. Erié est le centre de transport du «Pennsylvania Railroad», surtout pour le charbon.

Nous décidons de visiter la ville. M. Lachance met son auto à notre disposition, avec trois «bodyguards»; en route nous avons un aperçu de cette ville bien construite, de plus de cent mille habitants. Il est curieux de voir partout les annonces et affiches de la N-R-A. (National Recovery Act). La politique de M. Roosevelt est évidemment très populaire ici. Pour la circonstance, nos compagnons avaient fait peau neuve: avec leurs vêtements blancs de sport, leurs chandails de couleur, leurs cheveux blonds, on les prendrait pour nos gars de l'université en vacances. Avec nos trois «escortes officielles», nous allons à 9 heures au cinéma voir «Capture»; il nous faut changer nos bons dollars canadiens et perdre 10% d'es-compte. Nous marchons pour revenir au «Fairlake». Ce n'est pas très loin, mais nous faisons des détours compliqués sur le port. Soudain, à un tournant, des phares d'auto s'allument devant nous; quatre hommes armés de revolvers nous arrêtent. «Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? Et les dames?» Langage où la douceur est exclue. Après le premier

émoi et force détails sur nos noms et qualités, on nous laisse passer avec beaucoup d'égards et d'excuses... C'était des officiers de l'immigration et des policiers en civil, (mais pas civile) à la recherche de meurtriers qui, la veille, avaient assassiné deux hommes. Nous croyions tous les cinq qu'ils étaient des gangsters; mais pas de chance d'émotions semblables... D'un autre côté, ils nous auraient soulagés de nos montres et sacoches, ce qui est très utile en voyage.

Mardi, à 7 heures.

Nous sommes réveillées par des bruits de ferrailles et des voix parlant le russe, le polonais et l'américain: on dirait le jugement dernier... Une grande activité règne partout dans le port. Trois grandes grues sur rails se sont approchées du navire. On décharge notre cargaison de bois. Mon attention est surtout attirée par les débardeurs. Pour la première fois, je vois ces Russes, dits de la Maison de David, qui portent tous la barbe très longue sans jamais la couper: ce doit être incommodant et bien chaud. Tout le jour, ils travailleront sans repos, jusqu'au fond de la cale, où règne une chaleur étouffante, accablante. A les voir silencieux, trempés de sueur, avec leur air résigné de slaves, je ne puis songer sans tristesse au grand mystère de l'inégalité des conditions humaines... Puis, à cinquante pieds de nous, un navire des grands lacs, propriété de Henry Ford, d'une longueur de 500 pieds, charge du charbon. Une immense structure d'acier, qui est un élévateur moderne, soulève un wagon entier de combustible d'une pesanteur de 50 tonnes, et le renverse sur une glissoire qui se prolonge dans la soute; un char à la minute, c'est vraiment étonnant de voir circuler, monter et descendre ces wagons; de loin on dirait des jouets d'enfants. Nous en avons à Montréal d'à peu près semblables pour décharger le grain.

Mais le vent a changé, et horreur! toute la poussière du charbon voisin s'accumule, se faufile, et pénètre partout sur notre vaisseau. Rester à bord c'est risquer de devenir négresses. Donc, nous partons pour la ville et la plage. L'Hôtel Ford devient nos quartiers généraux jusqu'au mercredi matin. Mais en arrivant, quelle surprise! notre Fairlake a grandi de 14 pieds en perdant son chargement, et lui si blanc est couvert de suie noire. A 10.30 heures nous laissons les rives américaines pour revenir à Port Colborne chargés de blé pour Montréal et Sorel. Alors commence un ménage général. Il

faut débarrasser le bateau du résidu d'écorce de pin, et laver le tout à grande eau. Armées de balais, pelles, arrosoirs, savon, chiffons, nous prenons part au nettoyage. La bonne volonté et la joyeuse humeur sont en évidence. Dans l'après-midi, j'ai ma première leçon à la roue du gouvernail, sous l'oeil indulgent du capitaine. Un des pilotes m'apprend les termes techniques: *at port* signifie un tour à gauche, *at starboard*, à droite, *at midship* au centre. Après quelques instructions, je puis suivre le compas de direction qui doit marquer 45 degrés. C'est vraiment passionnant. La température, les circonstances, les gens sont d'accord pour nous être agréables.

Pour compléter nos émotions, il nous faudrait au moins un échantillon d'orage. Mais le soleil à son déclin nous fait fête. Il faut le voir se prélasser sur les eaux vertes du lac Erié, nous faire admirer ses richesses de couleurs d'émeraude et de turquoises avant de disparaître pour laisser galamment madame la Lune nous montrer son premier croissant. L'âme la moins poétique en est émue.

A Port Colborne de nouveau, à 9 heures le soir, MM. J. A. McKellar et S. Misener, co-propriétaires, nous attendaient.

Dans leur automobile, nous visitons la ville, située à l'entrée du canal Welland, sur le Lac Erié. C'est d'abord les élévateurs à grain du gouvernement, d'une capacité de 3 millions de boisseaux, puis le Moulin à farine *Maple Leaf Milling* de 2 millions et quart de boisseaux, où on travaille en ce moment jour et nuit: nous sommes ensuite les hôtes de Madame McKellar qui nous fait une gentille réception. A 11.30 heures nous revenons tous au Fairlake qui prend sa cargaison de blé; la poussière d'or a remplacé la poussière de charbon.

Nos amis ont faim. Nous sommes les hôtes maintenant. Nous servons des sandwiches, coupons des tartes succulentes, buvons du café, des orangeades. C'est extraordinaire l'appétit qu'on acquiert en voyageant sur l'eau. Gargantua en aurait été jaloux. Nous remercions nos hôtes de toutes leurs gracieusetés. Notre navire est chargé de 2800 tonnes de blé; nous nous quittons vers deux heures, nos amis espérant que l'an prochain nous serons de nouveau leurs heureuses passagères. Vraiment c'est très chic!... Nous nous mettons enfin au lit... toutes mouluées, après une journée si mouvementée.

(Suite à la page 14)